



Gaumont et Max **FLEISCHER**

présentent

les Aventures du Capitaine Kleinschmidt dans l'Extrême Nord

La Croisière Blanche

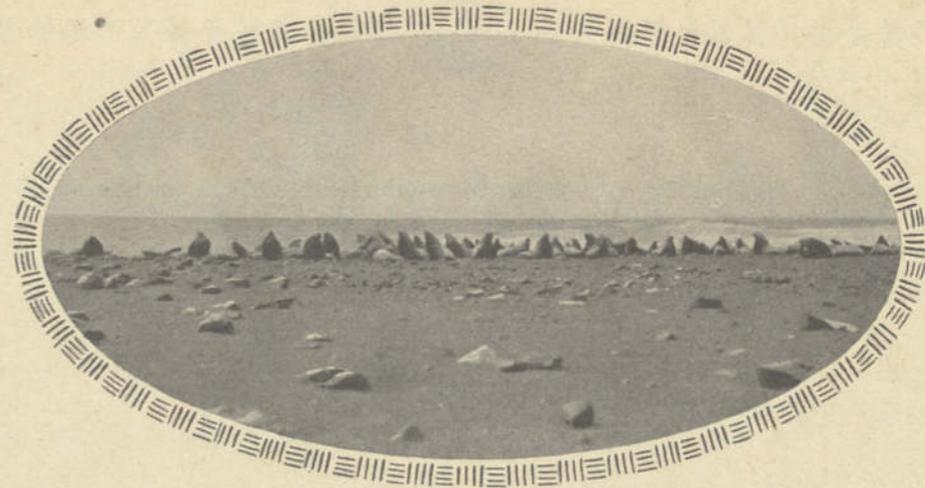
Grandes Chasses et Pêches dans l'Alaska

L'Évènement Cinématographique de la Saison



Publié par " **Sciences et Voyages** "

Supplément au N° 12 du " Film Français " (15 Novembre 1923)



L'ATTIRANCE DU POLE

Il semble que le cercle polaire arctique soit un cercle magique, tracé par le Génie des Glaces, pour défendre l'accès de son royaume splendide et mystérieux.

L'imagination, comme l'aiguille aimantée, se tourne sans cesse vers ces régions supérieures où tout est neigeux : la plume de l'eider, la fourrure de l'hermine, du renard et de l'ours ; où, pour seul contraste, la blancheur du paysage, dans la transparence de ses replis, s'azure parfois des reflets du ciel.

Mais des obstacles sans nombre en interdisent l'approche : la distance, le froid, la solitude, la stérilité d'un perpétuel hiver. Malheur au bateau qui s'aventure jusque là ! Les icebergs sont des récifs qui vont à sa rencontre ; s'il leur échappe, les flots se figent autour de sa carène et l'étreignent jusqu'à la broyer.

Quelle récompense cependant pour l'audacieux que n'ont pas troublé ces périls, que la menace



des éléments n'a pas trouvé pusillanime ! Une fois le cercle fatidique franchi, se révèlent à ses yeux, dans tout l'éclat de leur séduction, la nature boréale soumise, sa vie inconnue, ses horizons marmoréens sur lesquels le soleil ne se couche pas. Il s'avance toujours dans l'éblouissante féerie de l'extrême septentrion.

Une équipe décidée a entrepris ce périple. Elle avait pour chef le capitaine Kleinschmidt, de la Marine Américaine, que sa femme, une française, avait tenu à accompagner.

Ce film est le resplendissant journal de bord de leur magnifique croisière vers le pôle, par delà l'Alaska, la Sibérie et le détroit de Bering. Il rend durables à nos yeux les péripéties de leur dure pérégrination, les émotions de leurs pêches et de leurs chasses, ainsi que l'émerveillement des spectacles qu'il leur fut donné de contempler.

L'ECRAN D'ARGENT

Le petit navire, dont la paix changeait aujourd'hui la destination et qui allait cingler vers l'Etoile du Nord, avait reçu de la vaillante troupe un nom emblématique : *The silver screen*, l'Écran d'argent. Tient-on à savoir son appellation primitive ? Elle avait moins de poésie, sans doute, mais elle disait la modestie dans le courage ; il figurait tout simplement dans les États de la Flotte sous la désignation « Chasseur de sous-marins N° 301 ».

Les premiers jours de traversée eurent le charme d'un voyage d'agrément. On longeait les côtes de Colombie tapissées de verdure, empanachées de bois, dressant de ci, de là, une muraille rocheuse d'où se précipitait le bondissement clair des cascades. Tout à coup, dès le détroit de Seymour, la mer cessa de sourire ; elle fronça ses vagues, poursuivit longtemps le léger *Silver screen* de sa colère, l'enveloppa de





tourbillons furieux qui le faisaient se cabrer et voler dangereusement et le forcèrent enfin à se réfugier dans la baie de Plumpet pour réparer une avarie de machine.

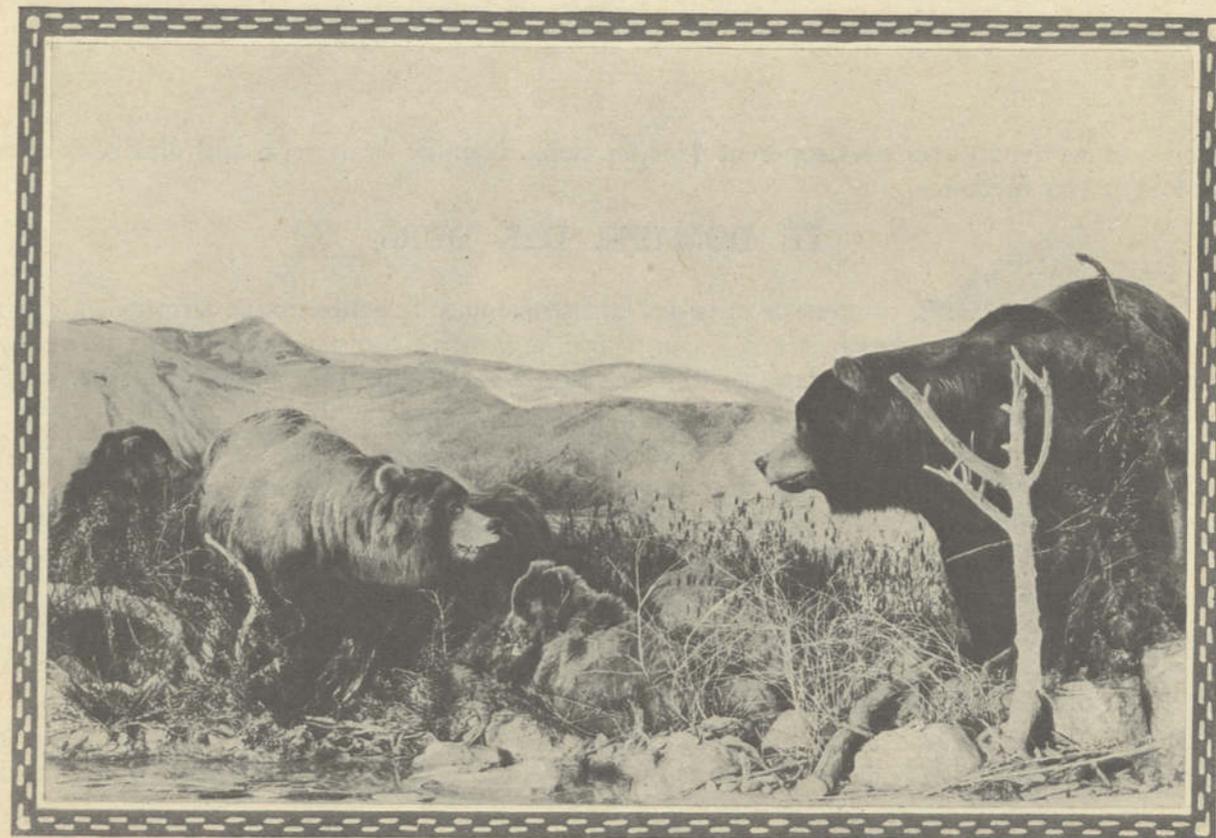
Peut-être, sans cet accident, Mme Kleinschmidt n'eût-elle jamais connu la joie de la pêche aux carrelets et à la morue de roches dans des eaux si limpides qu'elles ont, pour ainsi dire, la transparence de l'air. Le jour en pénètre toute la profondeur ; sa lumière y montre le poisson glissant avec mollesse et qui semble s'offrir aux coups du trident qui l'enlève

LES TOTEMS DE KASAN

Mais un tel passe-temps n'était bon qu'à combler les loisirs d'une relâche forcée et à calmer l'impatience des explorateurs qu'appelaient de plus hautes latitudes. Leur prochaine halte se fit à Kasan, la vieille cité indienne, dormant sous la protection de ses fétiches séculaires, dans l'illusion des métempsycoses.

Ces *totems*, sculptés en bas-relief dans le fût dépouillé des sapins ou des cèdres, érigent autour de la tribu une garde de souvenirs. Ils sont généalogiques, historiques ou funéraires. L'image de l'aigle, de l'ours et de la baleine indique l'animalité ancestrale dont s'enorgueillit un chef ; une tête de monstre commémore un grand événement du passé de la race. Un mât porte ces mots gravés : « Ici repose Maggie, fille de Bella Bella et du prince Rupert. » Quel roman de grâce sauvage rappelle cette stèle rustique ?

La rudesse du climat a imprégné la mythologie de ces Indiens du regret de la chaleur et de la lumière. Leurs légendes sont faites de la hantise du soleil infidèle. Ils l'avaient eu pourtant, captif en leur possession, cet astre, ainsi que sa sœur la lune. Le corbeau les avait donnés en présent à la fille d'un sachim qui les tenait emprisonnés dans un coffre de pierre. Un jour, imprudemment, elle souleva un peu trop le





couvercle ; et les deux astres s'échappèrent dans les cieux. Depuis, ils ne regardent plus ce coin de terre que de loin et avec méfiance.

LE DOMAINE DES OURS

Quelque temps après, quittant ce pays des fables ingénues, la petite troupe affrontait l'âpre réalité. On arrivait dans les régions forestières. Là, commence le domaine des plantigrades. De même que dans le Sahara le lion est le roi des animaux, ici c'est l'ours qui, de latitude en latitude, jusqu'aux confins du pôle, règne en maître : ours brun, grizzli, ours blanc.

Fauve peu sociable, sous son aspect lourdaud et bonasse, il est d'une agilité et d'une férocité dangereuses. Sa force est formidable. S'il prend un homme aux épaules, il peut le séparer en deux aussi facilement qu'une ménagère rompt une miché de pain.

Qu'importe ? On venait, à la lorgnette, d'en découvrir deux qui rôdaient. Essayer de les poursuivre eût été une tentative trop aléatoire. L'ours a, malheureusement pour lui, heureusement pour les chasseurs, un renom de gourmandise sur lequel on devait tabler. Quelques tranches de jambon judicieusement disposées sur des branches sollicitèrent vite l'odorat des deux vagabonds ; on les vit rebrousser chemin et s'arrêter à la base des arbres sur lesquels un funeste festin leur était préparé.

Leur méditation ne fut pas longue. Jamais grimpeurs n'embrassèrent aussi allègrement un mât de cocagne. L'opérateur de prises de vue eut toutes ses aises pour enregistrer les évolutions de leur convoitise. Les deux bêtes payèrent de leur vie d'avoir succombé à la tentation.

Un cuissot d'ours est un mets délectable. Après avoir accommodé leur chair, le cuisinier, se transformant en naturaliste, prépara leurs peaux. L'une de celles-ci devait devenir pour lui un talisman dont





il eut bientôt l'occasion d'éprouver la puissance. Le lendemain, apercevant un ours qui tournait autour du campement, il se revêtit de la précieuse fourrure et se posta à quatre pattes, sa carabine à côté de lui. La bête approcha, contempla une minute ce frère mystérieux, huma l'air et, subitement, ayant conscience de se trouver devant un congénère d'essence supérieure, détala à toute vitesse.

UN BARRAGE DE SAUMONS

Variante les émotions et courant d'autres aventures, on allait à présent, en remontant toujours la courbe du globe, passer de la chasse à la pêche, et quelle pêche ! Nos citadins qui consacrent toute une journée à l'espoir de ferrer une ablette se trouveront confondus d'admiration devant des eaux aussi poissonneuses. Les saumons y pullulent au point d'obstruer, à de certaines époques, le lit des rivières. Par myriades, serrés en bandes frétilantes, ils mettent dans les flots comme un bouillonnement de vif-argent. Tout est bon pour les prendre, un morceau de bois pointu, la main, une écope. Un filet jeté dans le cours d'eau en est retiré plein à se rompre ; il est ordinaire d'en pêcher 30.000 dans la matinée.

Les saumons échappés aux divers engins ne sont guère plus fortunés. Au temps du frai, ils fuient l'embouchure des fleuves, cherchant vers l'amont un refuge plus paisible. Mais là, faute de nourriture qui leur convienne, ils périssent par inanition ; et sur des kilomètres et des kilomètres, les rives sont jonchées de poissons morts.

D'immenses crabes, à la carapace grosse comme le moyeu, aux pattes aussi longues que les rais d'une roue de voiture offrent également au voyageur éventuel, sur ces bords bien pourvus, un plat copieux et de saveur exquise.





LE PEUPLE DES PUFFINS

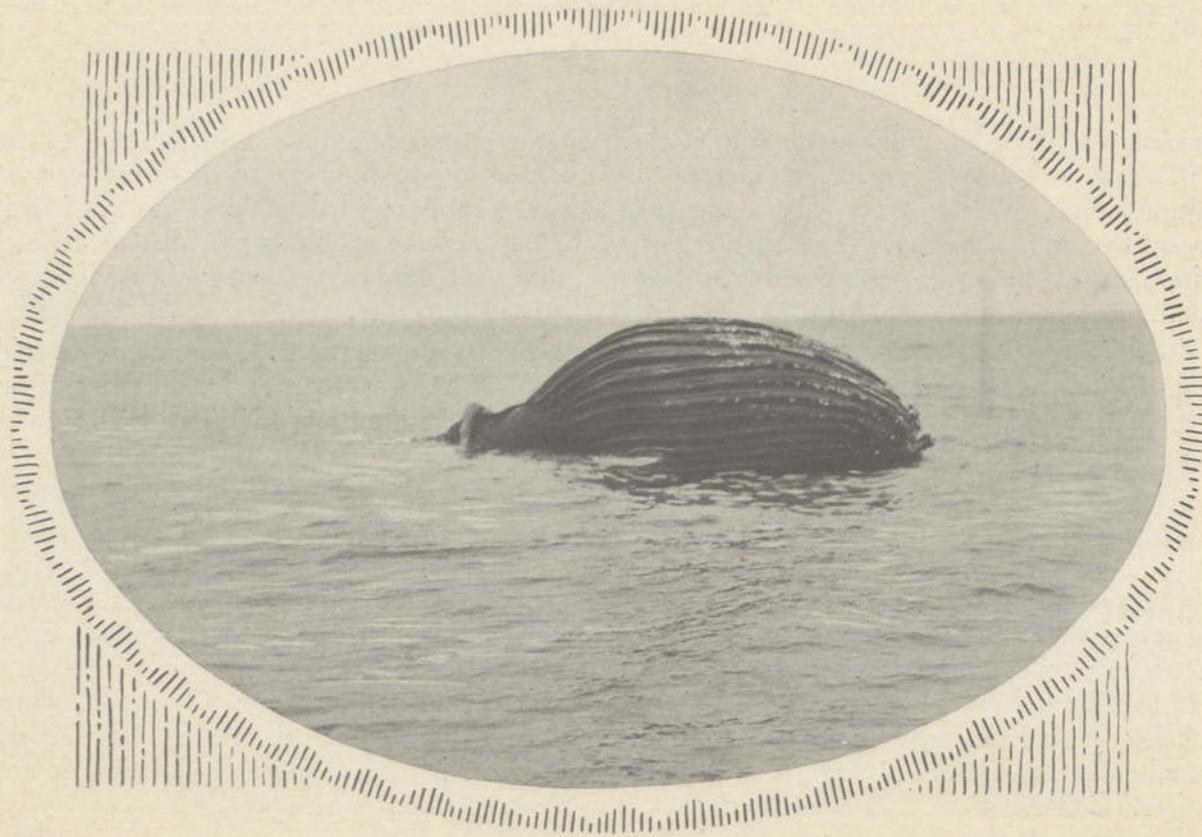
Sur leur route, les explorateurs virent encore d'étranges spectacles. Là, des renards familiers, élevés par des trappeurs, venaient manger dans la main; plus loin, des vols d'oiseaux, si nombreux que leur passage obscurcissait le ciel, emplissaient l'air, par leur mille battements d'ailes, d'une rumeur grondante pareille aux bruits de l'orage; ici, l'apparition du Mont Lasaire encapuchonné de neige, avec la ligne pure de ses flancs, semblait transporter dans ce coin le caprice harmonieux d'une estampe japonaise.

Ils purent aussi approcher des colonies de puffins. Ces graves palmipèdes, auxquels leur plastron blanc, leurs ailes en basques noires et la lenteur de leur allure donnent un air de cérémonie, ne paraissaient guère effarouchés de cette visite. Ils s'éloignèrent, il est vrai, par prudence, mais avec un tel air de dignité qu'on eût juré les voir céder la place par courtoisie, sans chercher à la défendre. L'insouciance est d'ailleurs le fond de leur nature et la bienveillante nature a pris soin d'obvier à ses inconvénients. C'est ainsi que leurs œufs, déposés n'importe où, sont marqués chacun de signes particuliers, afin qu'ils puissent les reconnaître, et que leur forme leur assure un équilibre constant pour les empêcher de rouler sur la pente des ravins.

UNE PECHE AU CANON

Dans le sillage du *Silver screen*, la mer cependant commençait à changer d'aspect. Des glaçons piquaient çà et là sur les vagues leurs taches dansantes. Et comme des baleines se montraient, on résolut de les poursuivre.

Enorme et noir, tantôt évoluant à la surface, tantôt plongeant sous les flots, le gigantesque cétacé





n'est pas sans analogie avec un sous-marin ; et c'est comme un sous-marin qu'on le pourchasse. Un canon placé à l'avant du bateau lance sur l'animal un solide harpon qui ouvre dans son corps ses tiges latérales. Fixé à une longue corde, celui-ci sert à ramener la baleine frappée. Ce halage ne va pas sans péril, car si le puissant mammifère n'est pas complètement mort, il peut, dans ses suprêmes convulsions, faire chavirer le navire. Les baleines, qu'il est impossible d'emporter dans un même voyage sont gonflées à l'air comprimé et flottent sur place, bien ancrées, jusqu'à ce qu'on vienne les chercher.

Le dépeçage de la baleine donne seul la véritable idée de ses dimensions. L'homme paraît minuscule à côté de l'énormité de sa masse. On dirait à le voir grimpé et besognant sur le dos du monstre qu'il travaille à des tranchées sur une colline. Et les chiffres complètent l'impression du tableau : une baleine mesure environ 25 mètres de long et pèse 150.000 kilos.

L'OASIS DANS LES GLACES

Plus on allait avancer désormais, plus les côtes allaient devenir désolées et sauvages. La neige ouait les cimes. La forêt s'était étiolée ; à travers ses grêles ramures, elle laissait transparaître son squelette et, arrêtée au pied des montagnes, n'était plus qu'un mince rideau autour de la nudité glacée des roches. Et tout à coup un délicieux parfum de fleurs s'épandit dans l'atmosphère, pénétrant l'odorat de sa suavité. Là, à quelques encablures, dans une anse paradisiaque, une cascade tiède échevelait ses eaux, maintenait une température de serre dans le petit vallon, y vivifiait des champs de violettes, de cyclamens et de roses. C'était comme un adieu coquet de la terre féconde et de la chaleur caressante.

Bientôt après, on ne rencontra plus ni rennes, ni caribous, ni leur ennemi acharné, le terrible grizzli. Puis, les derniers humains qu'on devait rencontrer, les Esquimaux, disparurent à leur tour.





LA FEERIE ARCTIQUE

Maintenant les explorateurs s'avancèrent dans le désert et les frimas hyperboréens. Les icebergs, avec une majesté spectrale, semblaient s'avancer à l'abordage du *Silver screen*. Quand on avait évité leur choc et qu'ils étaient passés, la mer s'étalait plate et polie comme un miroir d'eau. Sur les bords cotoyés, des falaises de glace s'y reflétaient, inversées jusqu'à la dentelure de leur faite, conservant tout entière, dans la tranquillité de l'onde, leur immobilité figée. Puis, le sillage du bateau désagrégeait l'image et l'effondrait dans ses remous.

A côté de ces destructions figurées, se produisaient des écroulements véritables. Des promontoires suspendus sur l'abîme, pareils à des retombées de voûtes en ruines, chancelaient tout à coup, étaient précipités dans le vide par l'affouillement des eaux et s'engloutissaient avec un fracas formidable, soulevant au loin comme une marée.

Le passage difficile était enfin franchi. On se sentait arrivé dans un autre monde, un monde de clarté merveilleuse, un pays d'éblouissement et de silence, aux plaines d'infinie blancheur, aux collines d'albâtre crêtées de bleu ou diamantées de rayons, où tout se revêtait d'une lumière d'aube éternelle.

Là, vivait, dans l'isolement polaire, une faune d'exception que les nouveaux venus devaient troubler dans sa quiétude. Un peuple de phoques couvrait la côte de l'Océan. Ces animaux, à qui l'épaisseur de leur peau permet de faire la sieste sous le blizzard le plus mordant, commencèrent à s'agiter à l'apparition des étranges visiteurs ; ils ne manifestaient pas trop de crainte. Seulement, quand ils les virent se rapprocher, ce fut la débandade ; du haut de leur refuge, ils plongèrent par bonds affolés, aux longues paraboles :





on eût dit de loin des feuilles emportées par le vent. Un petit qui n'eut pas, en la circonstance, assez d'agilité, resta aux mains de Mme Kleinschmidt.

Les morses sont plus farouches ; et leurs canines démesurées, retombant en défenses concaves, les font aussi plus redoutables. Leur corps atteint jusqu'à sept mètres de longueur et leur poids est d'environ 500 kilos.

UN DRAME DES FLOTS

Mais la capture la plus émouvante fut celle d'un ours blanc. Elle se déroula comme un drame, véritable drame des flots en effet, aux péripéties imprévues et palpitantes.

Cet ours nageait près des flancs du bateau, à côté de sa femelle et de son petit. Le mâle était si beau que, pour ne pas abîmer sa fourrure, il fut décidé de l'attraper au lasso. On allait le hisser à bord quand, d'un coup sec, il cassa le filin. — « Ne manquez pas l'ourson ! » cria le capitaine. Et le nœud coulant étreignit le jeune animal.

Alors la mère éperdue, le voyant entraîné par un lien semblable à celui qui avait entraîné le père, se mit, sans souci du danger, à le suivre à la nage, tournant autour de lui, essayant, dans son désespoir, de l'arracher à la corde fatale. Il y avait tant d'angoisse dans ses yeux, une détresse si poignante que, prise de pitié, Mme Kleinschmidt fit rendre la liberté à la bête.

C'est sur cet acte de clémentine générosité que prit fin *La Croisière blanche*. *Le Silver screen* était d'ailleurs assez riche de spécimens zoologiques et de pittoresques images. Le film révèle ces curiosités et fait revivre dans la splendeur éternisée de ces enchantements.





Imprimeries
Gaumont